

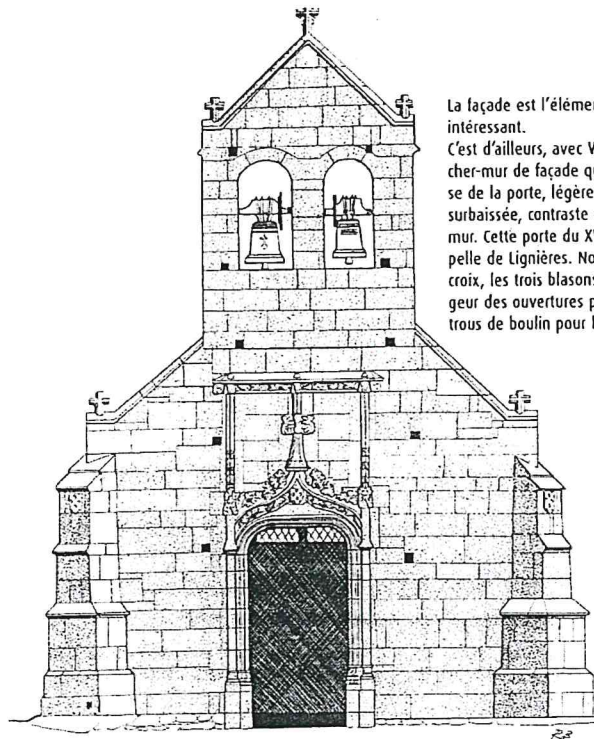
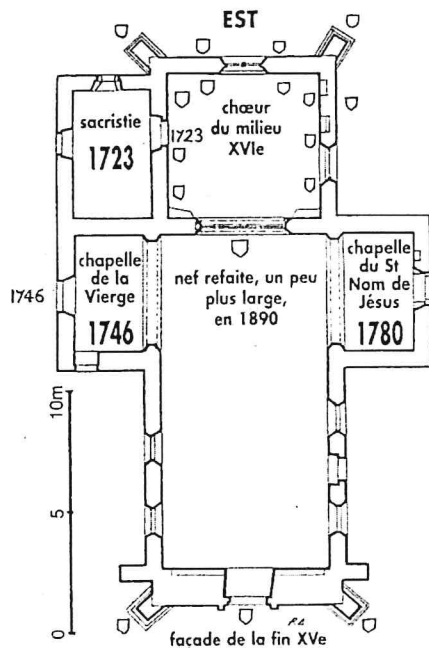
L'EGLISE SAINT-AUBERT DE LA CHAPELLE SAINT-AUBERT

Canton et doyenné de St-Aubin du Cormier

*Elle abrite la statue
dont nous venons de parler*

Ce fut d'abord une chapelle à flanc de coteau. La plus ancienne charte qui en parle (fin XIe) dit qu'elle fut donnée à l'abbaye bénédictine de Marmoutier par Robert de Vendel'. Mais l'abbaye de Saint-Sulpice-des-Bois y avait aussi des droits très anciens. Jusqu'à la Révolution, les gros décimateurs étaient l'abbesse de Saint-Sulpice et le prieur bénédictin de Saint-Sauveur-des-Landes, remplacé au XVIIIe par le supérieur du séminaire de Rennes. Sur le patronage, très rare, de Saint «Otbert», attesté dans une charte après 1127', on peut donc hésiter entre Saint Aubert d'Avranches, qui fonda un premier sanctuaire sur le Mont Saint-Michel, ou Saint Aubert qui était inhumé à l'abbaye de Saint-Sulpice à côté de Robert de la Futaie, voire un troisième Aubert totalement inconnu'.

Si nous ignorons quand la chapelle devint église paroissiale, nous pouvons au moins citer la plus ancienne date que nous avons trouvée. Dans un acte ducal de 1429, il est question d'un conflit entre Julien des Rivières, prieur de Saint-Sauveur-des-Landes, et Jean Durocher «quelque temps recteur curé de l'église paroissiale de la Chapelle Saint-Aubert'».



La façade est l'élément architectural le plus intéressant. C'est d'ailleurs, avec Villamée, le seul clocher-mur de façade qui nous reste. La finesse de la porte, légèrement désaxée et très surbaissée, contraste avec la robustesse du mur. Cette porte du XVe à sa sœur à la chapelle de Lignières. Noter les cinq petites croix, les trois blasons, la différence de largeur des ouvertures pour les cloches, les trous de boulin pour les échafaudages...

Telle qu'elle se présente aujourd'hui, la petite église offre une certaine unité gothique à la suite de la reconstruction de la nef en 1890. Il est vraisemblable que si cette nef avait été conservée elle aurait révélé des traces plus anciennes que le chœur et la façade.

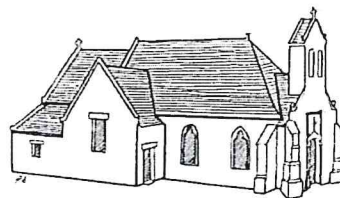
La façade et le chœur ne portent pas moins de seize blasons, tous semble-t-il aux armes des seigneurs de Lignières qui avaient leur château sur Saint-Hilaire-des-Landes à moins de quatre kilomètres de là. Ils étaient tenus pour fondateurs de l'église et avaient leur banc dans le chœur. Les seigneurs de Vendel avaient toutefois aussi leur blason bien en vue en haut de la nef. La façade, dont la porte est semblable à celle de la chapelle de Lignières, peut être de la fin du XVe, tandis que le chœur avec ses sablières typiquement Renaissance doit remonter au milieu du XVIe. Nous préciserons cela bientôt.

L'histoire de la sacristie, de la chapelle de la Vierge et de la chapelle du Saint Nom de Jésus est très bien connue grâce aux archives paroissiales.

- La sacristie fut reconstruite où elle est en 1723. Mais on réemploya une porte et un oculus venant de la sacristie précédente qui était «pour ainsi dire située jusqu'au bas de l'église». Peut-être était-ce à l'origine une chapelle privée, transformée plus tard en première sacristie.
- La chapelle de la Vierge fut bâtie en 1746 à l'initiative du recteur Le Boulanger et bénite le 20 novembre 1746 par Louis Broc prieur de Saint-Etienne-en-Coglès, «assisté de son fils». On avait parlé de mettre dans la fenêtre les quatre

panneaux de la maîtresse-vitre, alors cachés par un retable'.

- La chapelle du Saint Nom de Jésus est décrite très précisément par l'abbé Raoul Bodin qui la fit construire, juste avant sa bénédiction qui eut lieu le 4 juin 1780'. Peu après, le 6 juillet, y fut enterré l'ancien recteur François Lottin, dont la pierre tombale est toujours en place.



Eglise côté nord-ouest après 1890

Ces trois adjonctions du XVIIIe furent modifiées quelque peu lors de la restauration néo-gothique de 1890 (et la chapelle sud reçut une porte en 1937). Au crédit d'Arthur Regnault, notre grand architecte d'églises qui fut finalement sollicité pour cette restauration de 1890, le livre de paroisse nous révèle qu'il aurait voulu garder telle quelle cette «belle église de campagne», avec son porche au sud et sa nef étroite plus basse que le chœur. C'est le vicaire général qui exigea, pour gagner quelques places, de reconstruire la nef en l'élargissant un peu. Dès lors, Regnault se désintéressa du chantier. L'entrepreneur Huchet de Rennes garda seul la responsabilité des plans et de leur exécution. A suivre...

• P. Roger Blot

Notes au prochain article.

PS : Nous reviendrons bientôt sur l'église Sainte-Croix de Saint-Servan.

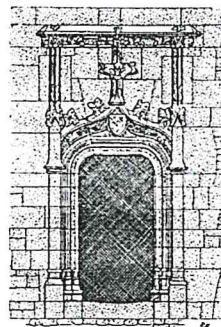
L'EGLISE SAINT-AUBERT DE LA CHAPELLE SAINT-AUBERT

2

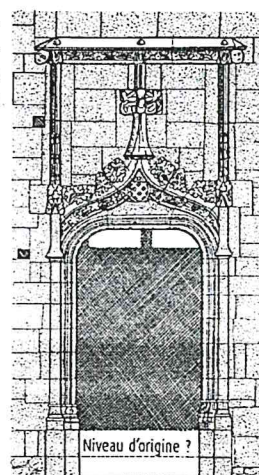
Dans un premier article, nous avons surtout campé l'évolution architecturale du monument. Revenons ici sur la façade et le chœur, pour montrer qu'ils doivent être distingués dans le temps.

La façade (vers 1500)

La façade, entièrement en granit de grand appareil, fait partie des jolies réalisations d'art religieux du temps de la reine Anne de Bretagne (1489-1514), comme la chapelle Saint-Nicolas à Vitré, la chapelle Saint-Yves à Rennes ou la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice de Fougères. La comparaison avec la chapelle de Lignières, à une lieue de là, est la plus fructueuse. Le fait qu'on ait utilisé le même modèle pour les portes laisse supposer que ces deux réalisations relèvent d'un même atelier.



0 2m



Niveau d'origine ?

Niveau actuel

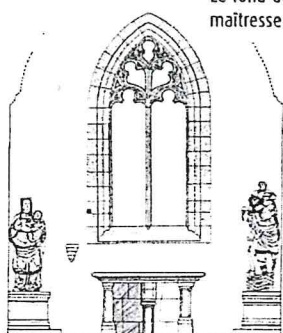
La porte nord de la chapelle de Lignières (à gauche), avec des motifs végétaux plus stylés, a sans doute servi de modèle à la grande porte de l'église de la Chapelle (à droite). Ce modèle de porte, il est vrai, sera encore employé (en plus simple) à Javené en 1554...

La chapelle du manoir de Lignières en Saint-Hilaire-des-Landes (vers 1500)

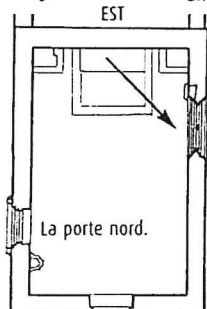
La façade et son mini « clocher-mur ».



Le fond du chœur avec la maitresse-vitre restituée.



0 3m



La porte nord.

0 5m

Cette chapelle (fin XVe ?) est l'élément le plus ancien du manoir de Lignières. Dès le XVIe siècle, son pignon est fut aveuglé par l'adjonction d'un logis d'habitation, ce qui obligea à déplacer au midi la maitresse-vitre. La chapelle connut une autre déperdition en 1750 quand sa charpente d'origine, sûrement très belle, fut totalement « rétablie (selon une inscription sur une poutre) par haute et puissante demoiselle Thérèse-Marie de Larlan de Kercadio de Rochefort, dame de Lignières » (cette propriétaire était fille d'un important parlementaire de Rennes)'. Les éléments d'origine conservés (ouvertures, bénitier, lavabo) témoignent d'une belle qualité. Les deux statues géantes de la Vierge et de Saint Christophe, avec leur décor Renaissance sur les franges des vêtements, furent ajoutées plus tard, mais sûrement avant la mort de Christophe II de Lignières, qui décéda le 8 mai 1547'.

Les éléments d'origine conservés (ouvertures, bénitier, lavabo) témoignent d'une belle qualité. Les deux statues géantes de la Vierge et de Saint Christophe, avec leur décor Renaissance sur les franges des vêtements, furent ajoutées plus tard, mais sûrement avant la mort de Christophe II de Lignières, qui décéda le 8 mai 1547'.

A gauche, le groupe de la Vierge à l'Enfant est très marqué par l'idée de Rédemption : la poire (du péché originel), la colombe - Esprit qui blesse l'Enfant, Marie qui foule du pied droit la tête du serpent (disparue)...



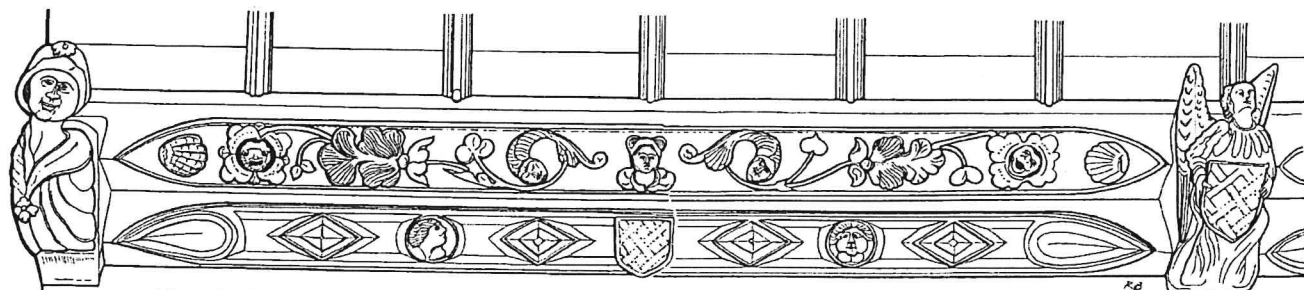
Quelques motifs sur le poutrage de 1750.

Ci-dessous à droite, voici en Ile-et-Vilaine la plus grande statue de Saint Christophe, ce géant écrasé par l'Enfant qui porte le monde... Remarquez le fini des détails, le paysage à l'arrière plan, les poissons dans l'eau, les orties du saint... Cette statue de stuc, presque blanche, était peinte à l'origine, comme celle de la Vierge.



Hauteur 2,15m

Hauteur 1,86m

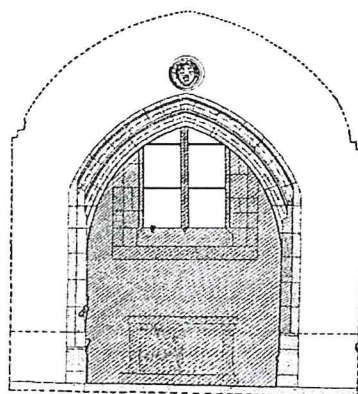
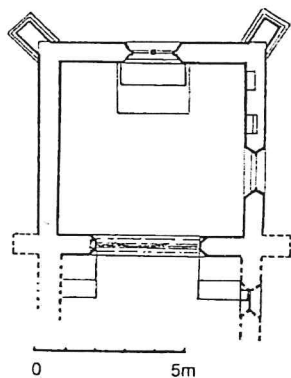


Les sablières du chœur sont très bien conservées, malheureusement leur couleur sombre empêche de voir les détails : bustes, coquilles Saint-Jacques, plantes à visage monstrueux... Les blasons des seigneurs de Lignières ont été sommairement effacés. Ce décor très profane est typiquement Renaissance. Il n'est pas impossible que le sculpteur soit le même que pour les statues de Lignières (mêmes yeux très petits).

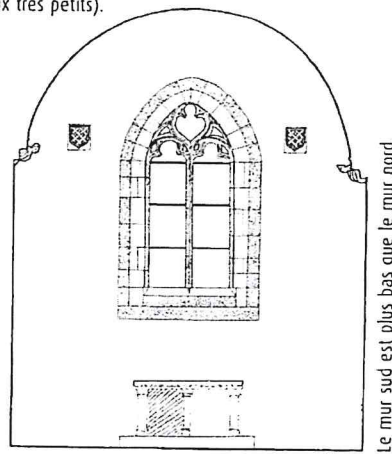
Le chœur et le haut de la nef (vers 1540 ?)

De quand peut dater ce petit chœur ? Probablement des années 1530/1540. En effet le décor Renaissance des sablières rend difficile une datation antérieure. Par contre l'abondance des blasons du seigneur de Lignières impose qu'il ait été reconstruit avant 1547, date où mourut Christophe II de Lignières, dernier seigneur de ce nom.

Ce chœur est très court : son allongement vers l'est était rendu difficile à cause de la pente.



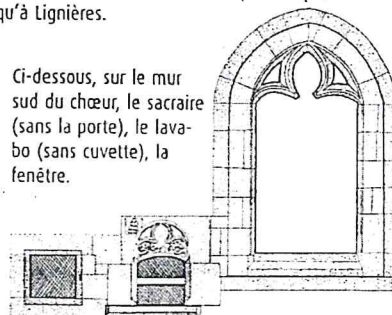
L'entrée du chœur au XVIe et la charpente plus basse que celle du chœur.



Le fond du chœur et sa fenêtre plus simple qu'à Lignières.



Au centre, le blason des seigneurs de Vendel («de gueules à trois gantelets»), sur les côtés celui des seigneurs de Lignières («de sable fretté d'or»).

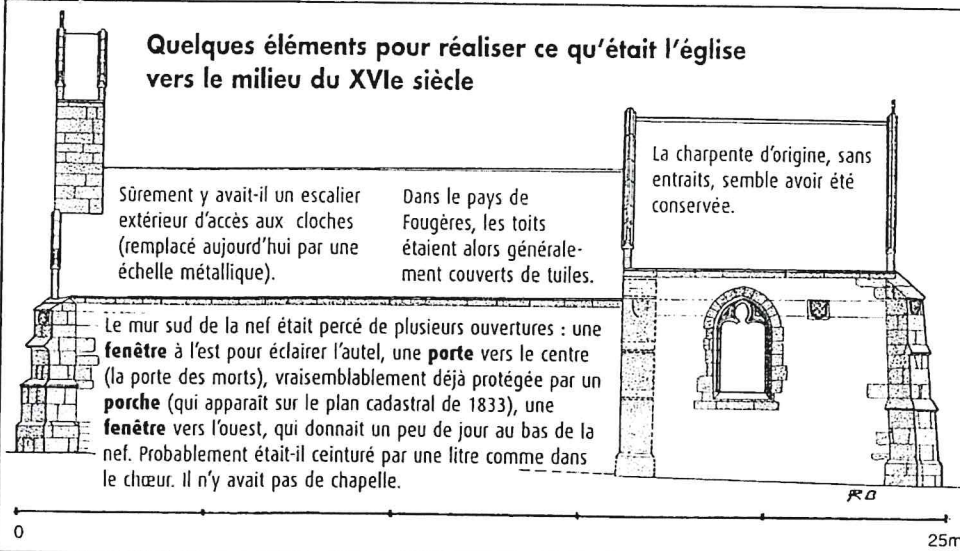


Ci-dessous, sur le mur sud du chœur, le sacraire (sans la porte), le lavabo (sans cuvette), la fenêtre.

Les murs du nouveau chœur avaient sans doute été alignés sur ceux de la nef, plus anciens. Deux petits autels flanquaient l'arcade. Au XVIIIe celui de gauche était dédié à la Vierge, celui de droite à saint Nicolas'. La table de l'autel principal sert aujourd'hui de pierre de seuil en façade.

Quand la façade avait été refaite, à la fin du XVe ou au début du XVIe, sans doute en avait-on profité pour allonger un peu la nef, qui gardait très probablement des éléments plus anciens.

Quelques éléments pour réaliser ce qu'était l'église vers le milieu du XVIe siècle



L'EGLISE SAINT-AUBERT DE LA CHAPELLE SAINT-AUBERT

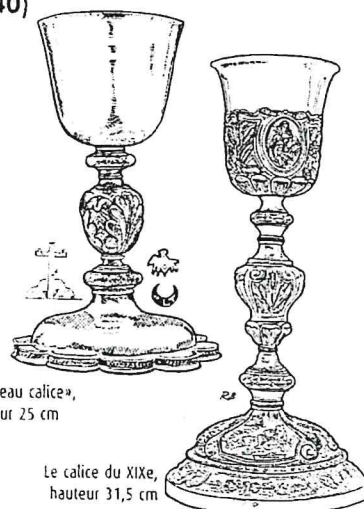
3

De la longue période «classique» (début XVIIe - milieu XIXe), l'église a gardé sa sacristie (1723) et ses deux chapelles (1746 et 1780), mais surtout ses retables et son baptistère, et aussi quelques pièces rares, parmi lesquelles se détachent la radieuse image de Notre-Dame de Bon Secours, de Pierre Tavau (fin XVIIIe), et un calice du début du XVIIe doré comme le vieux vin de messe...

Les deux calices (début XVIIe, vers 1840)

Ces deux magnifiques calices délimitent la période dont nous parlons. Le plus petit, en vermeil, porte la marque de Rennes et les initiales d'orfèvre L.T. Il conserve le pied polylobé et la coupe large et peu évasée habituels au XVIe, mais il doit être un des tout premiers en Bretagne avec le nœud ovoïde du XVIIe. Les collerettes sont décorées chacune de cinq petits anges de type Louis XIII. Dans les inventaires de l'Ancien Régime, on l'appelait déjà «le beau calice».

Le second, en argent, porte le poinçon de l'orfèvre parisien Alexis Renaud. Son décor, strictement ternaire, est riche de sens : sur le pied est rappelé le sacrifice du Christ (Agonie, Montée au calvaire, Mort sur la croix) ; sur le nœud, le blé, le raisin et les roseaux annoncent le pain, le vin et l'eau de

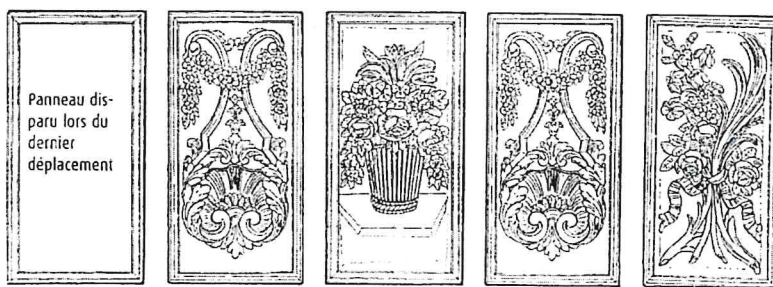


«Le beau calice»,
hauteur 25 cm

Le calice du XIXe,
hauteur 31,5 cm

la messe ; enfin, la coupe nous tourne vers la Foi, l'Espérance et la Charité...

Les panneaux de la chaire (début XVIIIe ?)



Au fil des déplacements la lourde chaire s'est amenuisée. Il ne reste que la cuve et la rampe d'escalier, avec sept jolis panneaux en relief pleins de fleurs, comparables à ceux

de l'église de Fleurigné². Cette chaire, qui n'est pas signalée dans le livre de délibérations (conservé entre 1717 et 1750), peut remonter au début du XVIIIe.

«Notre-Dame de Bon Secours» (Pierre Tavau, 1784)

Jusqu'à ces dernières années, on ne connaissait de Pierre Tavau (1752- après 1810) que la Pietà de Louvigné-de-Bais (1781). Cet authentique artiste rennais est actuellement en pleine redécouverte, si bien que nous pouvons lui attribuer vingt statues en terre cuite subsistant encore dans nos églises. Celle-ci est la seule Vierge à l'Enfant retrouvée à ce jour.

La «statue de la Sainte Vierge», faite pour être à gauche, fut bénite le 8 septembre 1784 «en présence de M. Buron, recteur de Mécé», ce qui dissipe tout doute sur le statuaire : l'abbé Buron venait de commander cinq statues à Tavau¹. Le recteur de ce temps était l'abbé Bodin, qui fit construire

aussi la chapelle du Saint Nom de Jésus (1780). Il connut la même fin tragique que l'abbé Buron : il mourut sur l'échafaud en 1794 ainsi que les trois femmes pieuses qui l'avaient caché⁴.

Nous avons plusieurs fois évoqué le destin de ce Tavau qui eut la chance de fréquenter les meilleurs sculpteurs de Paris et la malchance de traverser la Révolution, ce qui mit son art en sommeil.

L'artiste a donné beaucoup de grâce à Marie, très avenante. Elle câline de sa main délicieusement potelée le bout du pied de l'enfant, lent à sourire, comme si le monde qu'il porte lui donnait beaucoup de soucis...



Notre-Dame de Bon Secours, terre cuite, P. Tavau, 1784 ; hauteur 1,32 m ; polychromie du XIXe

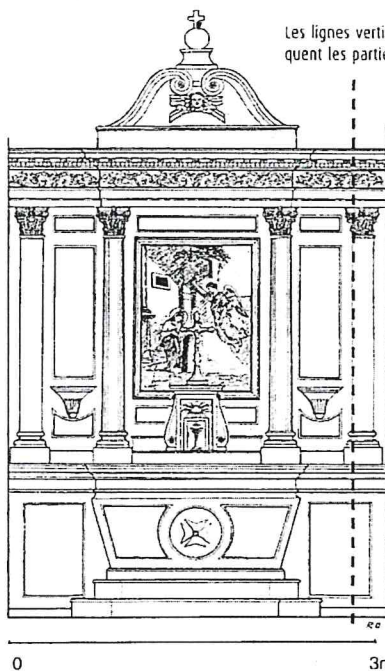


Dans les années 1930, on réouvrit la maîtresse-vitre au dépens de la partie centrale du retable et de son tableau de l'Ascension. Par la suite, l'autel fut avancé, puis reculé... La restitution ci-contre s'inspire d'une carte postale, qui ne montre pas la partie haute. Frise, encadrement des niches et tabernacle évoquent l'art Rocaille du milieu du XVIII^e. Mais il est vraisemblable que le retable fut refait, non sans maladresse, au début du XIX^e, peut-être en même temps que l'autel⁶.

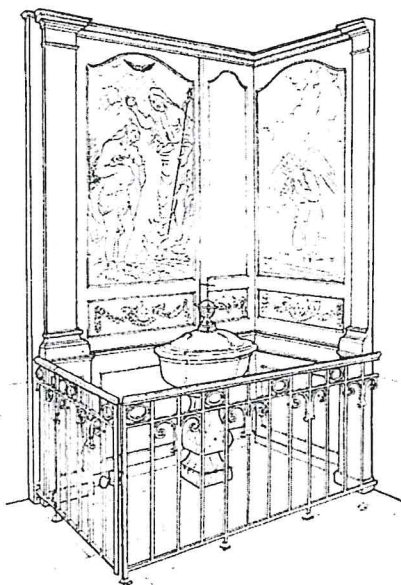
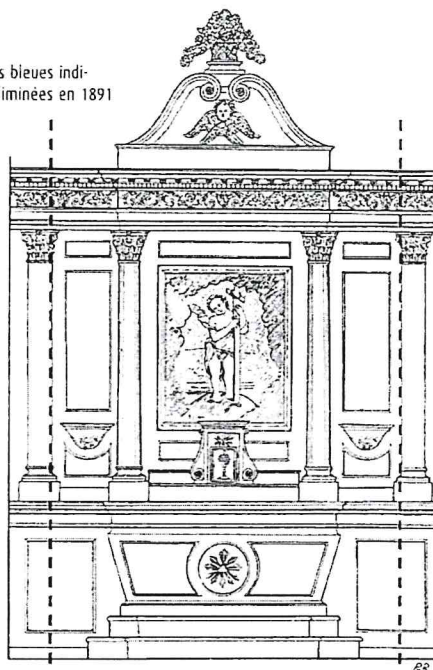


Trois anges, à
repérer dans trois
retables...

Comme la chapelle sud avait été faite en 1780, on pourrait penser que les deux retables latéraux, à l'évidence de même facture, sont aussi de la fin du XVIII^e. C'est pourtant impossible car le retable de la chapelle du Saint Nom de Jésus, très précisément décrit par l'abbé Bodin⁷, n'a rien à voir avec ceux-ci. Une indication nous est donnée par le tableau de l'Enfant Jésus, signé *B.J. 1840^e*. Les frontons portent, il est vrai, des réemplois plus anciens : à gauche un ange Louis XIII (prévu au-dessus d'une niche), à droite un ange et un pot à fleurs de la fin du XVIII^e. Ces deux retables ont souffert de la restauration de 1891 qui réduisit les chapelles en largeur. Celui de gauche y gagna tout de même le tableau de l'Annonciation, signé *E. Charné (?). 1891^e*.



Les lignes verticales bleues indiquent les parties éliminées en 1891



Le baptistère, un peu diminué en 1891, a perdu son dais avec entablement"

Le baptistère (boiserie, peinture et fonts) est probablement contemporain des retables latéraux (sauf la grille). Il se signale par la composition bipartite du Baptême du Christ, pleine de relief (on croirait entendre l'eau couler !). Le peintre vigoureux et expérimenté n'a pas été identifié, mais c'est certainement le même qui a signé B.J. le tableau de l'Enfant Jésus de 1840 (comparer l'Ange et l'Enfant Jésus, les effets de nuages, la palette colorée...). Peut-être aurons-nous trouvé son nom pour la prochaine fois^m ? A suivre...

- Père Roger Blot

Notes à la fin de l'étude.

Avec un peu de patience, vous pouvez lire cette inscription pleine à ras-bord...

Cette pierre tombale provient de la chapelle du Pont Notre-Dame. Elle fut donnée, ainsi que trois autres, en 1971 par la famille Brault. Il est question de Françoise Dubois et de Julien Bertin, ancêtres possibles de deux prêtres diocésains encore vivants...

Les deux pierres tombales à côté de celle-ci, de 1639, sont plus difficiles à lire. Elles évoquent un couple, «*damoiselle*»

Nicolette Leclerc et « noble homme » Julien Lepannetier, sieur de la Louarye, sénéchal de Lignières et Malnôé. Vous verrez que le mari a survécu de très peu à sa femme... (transcription en fin d'étude)¹²

